

## M O D E S

## RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

La quinzaine qui vient de s'écouler a été féconde en toilettes nouvelles. La saison de printemps, retardée par un temps capricieux, produit, à l'intérieur des ateliers, des nouveautés qui paraîtront toutes à la fois et feront sensation.

Les premiers vêtements de demi-saison se font généralement en robe et casaque assorties. Ce genre, qui s'applique avec un égal succès aux costumes riches et aux toilettes simples, a fourni de jolies créations à madame *Amélie*, successeur de madame *Delatour*, rue Neuve-Saint-Augustin, 47.

Voici ce que nous avons récolté à notre dernière visite chez cette couturière fashionable :

Des toilettes entières, robes et casques, en *mohair* gris, mais, blondine ou isabelle ; jupe et confection garnies en apprêts de cachemire découpés avec bouclettes en petits velours noir agrafés d'acier.

Une toilette printanière composée ainsi :

Robe de poil de chèvre ; première jupe rayée en satiné bayadère de plusieurs tons, cette jupe bordée d'une frange boule en velours ; seconde jupe fond gris, relevée sur la première par des embrasses bayadère et des nœuds de velours noir ; corsage à basquine entouré de galons rayés et de boules en velours noir ; casaque-pardessus de même étoffe, relevée par des ornements en perles d'acier.

Autre toilette : Robe de taffetas noir ; la jupe ouverte devant par un tablier en taffetas rayé or et noir, retenu par des pattes en passementerie de galon d'or ; pour corsage, casaque andalouse en taffetas noir, richement décorée de galons d'or.

Madame *Amélie* a créé plusieurs confections de fantaisie d'une gracieuse originalité ; en voici la description :

Une robe de chambre *capitaine Henriot*, qui se fait en veloutine de nuance jaspée ; la robe est d'une seule pièce, avec des coutures très en biais ; les manches ont une double manche qui reste ouverte en arrière du bras, à la *Médisis*. L'ornement se compose de galons riches, posés en brandebourgs, et de gros boutons en acier uni ou en jais.

Une casaque *espagnole* à trois basques rondes, en taffetas noir, entouré d'une bordure de perles d'acier cousue en broderie *sable* ; au bord, une frange en brins d'acier et grelots ; les épaulettes, à la *Manola*, sont semblables à la broderie.

Une casaque de sortie appelée *Poliuto*, ouverte par derrière et artistement décorée de broderies en acier et de dentelles avec cordes en passementerie.

Une casaque *impératrice*, en drap de Lyon, avec galons, cote de mailles et volants de dentelle.

Nous citerons encore une robe de pou de soie, nuance gris russe, garnie de point de Venise perlé d'acier ; corsage montant, à trois basques arrondies derrière. Le point de Venise suit les coutures du corsage derrière et devant, ainsi que les manches et les épaulettes.

Les robes se font toujours très-longues. La forme des manches longues et à coude se maintient jusqu'à présent.

Passons aux chapeaux :

Quelques chroniques de modes, mal renseignées ou puisant leurs informations dans des maisons excentriques, ont parlé, ces jours-ci, de chapeaux à haute calotte, forme *empire* ; on a pu faire quelques essais en ce genre dans un moment où la mode cherche de tous côtés ses innovations ; mais ces essais isolés sont restés sans succès, et le chapeau de forme *fanchon*,

qui va à ravir aux jeunes visages, reste, au moins pour le présent, le type modèle des modistes de bon goût.

Madame *Caroline Coutot*, successeur de la maison *Coutot* et *Morizon*, rue Monsigny, 8, qui a inauguré sa saison par des modèles finement exécutés, nous a montré les chapeaux que voici :

Une capote de tulle noir bouillonné, avec perles d'acier dans les creux, frange en grelots d'acier autour de la passe et collier d'acier tombant sur les cheveux. De petits pouffs en plumes bleues et blanches sont posés au fond, sur le côté de la passe et à l'intérieur, qui se complète par tirettes en tulle blanc pointillé d'acier. Brides de taffetas bleu.

Une capote tendue en crêpe rose et tulle blanc, avec bord en perles de cristal et bouquet de boutons de roses boussues à l'intérieur. Le fond est chaperonné de roses avec bouclettes de satin rose et perles de cristal. Brides de satin rose.

Une capote de crêpe blanc, avec passe de taffetas vert à pointes découpées et ornées de ruches, revenant en larges brides également de taffetas découpé. Sur le côté, une traîne de fleurs d'acacia de velours rosé, laquelle revient sur le fond se répandre sur une coquille en dentelle noire perlée et frangée de jais. Intérieur en fleurs et dentelle noire.

Une capote tuyautée en crêpe et tulle mauve, ornée de perles en cristal et branches de lilas blanc.

Les chapeaux de campagne ou de voyage seront le sujet d'un prochain article, car nous ne voyons rien de décisif à leur égard dans ce qui nous a été montré jusqu'à ce jour.

Les premières fleurs destinées aux chapeaux de belle saison sont d'une grande légèreté et disposées en guirlandes.

Nous remarquons dans la collection artistique de madame *Léontine Coudré*, maison *Tilman*, 104, rue de Richelieu, des apprêts de myosotis coupés de boutons de roses, d'herbe aux turquoises, de volubilis, marguerite des prés, avec mélange de graines brillantes. On mêle de l'acier aux compositions de fleurs ; des roses blanches à demi effeuillées sont enchâssées d'anneaux en métal avec perles de différentes couleurs.

Les coiffures à la grecque ont été composées par madame *Léontine Coudré*. Même dans les coiffures de mariée, les bandellettes de velours blanc sont brodées de perles, et le bandeau de boutons d'orange se place sur le front.

Les corsages sans manches ont fait leur apparition dans plusieurs réunions élégantes. La robe porte une espèce de ceinture montante qui vient jusqu'aux épaules. La dentelle et la lingerie se chargent de compléter le costume. Ces guimpes-corsages sont le triomphe de la *Balayeuse*, excellente maison de lingerie élégante, située au centre du Paris moderne, place Vendôme, 4.

Maintenant que la mode ose tout en fait de caprice, la lingerie a beau jeu, car elle peut davantage à elle seule que toutes les autres industries. Tout ce qui est dentelle, tulle ou batiste, peut être original sans excentricité. Le blanc reste toujours typique au point de vue du bon goût élégant.

Si l'on veut recouvrir les intérieurs de corsage par une petite veste de fantaisie, la *Balayeuse* en a de nombreux patrons, tous réussis et coquettement décorés. La dentelle, les franges, les galons d'acier, de jais, de paille, les boutons les plus nouveaux viennent prêter leur charme à ces compositions.



Des coiffures tout à la fois résilles et catalanes sont adoptées par les femmes élégantes.

De petites confections d'intérieur enrichies de perles en corail, jais ou acier ont, de leur côté, beaucoup de succès.

N'oublions pas de mentionner la perfection des capelines sorties des ateliers de la *Balayeuse*; ce sont elles qui maintiendront la vogue de cette coiffure parmi les femmes comme il faut. La capeline en cachemire, avec dentelle noire et perles d'acier, est certainement le type de la coiffure des jolies femmes.

Ne cherchons pas querelle à la mode pour ses innovations du printemps de l'année 1865. Il ne s'agit que d'évincer hardiment quelques objets trop fantaisistes; on peut garder une foule de nouveautés qui font le plus grand honneur au progrès et au goût.

Et puis, il y en a tant, de ces nouveautés, que l'éblouissement se met de la partie; c'est (qu'on nous pardonne la comparaison) comme dans les pièces-féeries: les décors et les ornements sont si variés que le jugement perd toute sa sévérité devant le prestige de l'ensemble. On dit: «C'est beau! c'est ravissant!» Et l'on s'en va vraiment ravi de tout ce qu'on a vu.

Nous conseillons aux personnes qui aiment les robes élégantes et solides de demander la nouvelle collection des échantillons de foulards du *Comptoir des Indes*, 129, boulevard de Sébastopol. Dans un récent article, nous avons donné un aperçu des dessins. Depuis ce moment, il est arrivé encore une grande quantité de dispositions nouvelles également fort jolies. La description des étoffes ne peut donner une idée de ce qu'elles sont,

il faut voir les échantillons. C'est ce que font toutes les femmes parisiennes: elles choisissent au *Comptoir des Indes*. Celles qui sont éloignées de Paris n'ont qu'à se faire adresser le volumineux paquet d'échantillons que le Comptoir expédie *franco*.

Le foulard est maintenant classé parmi les tissus le plus en vogue, et, comme il est beaucoup moins cher que toutes les autres soieries, son succès se maintiendra longtemps.

Ce qui contribue à préserver la beauté contre les ravages du temps, surtout au moment des changements de saison, c'est la très-bonne parfumerie, celle qui s'édite dans les maisons en grande réputation.

La *Reine des abeilles*, 317, rue Saint-Denis, fournisseur breveté de l'Impératrice, de la reine d'Espagne et de toutes les grandes dames du monde élégant, a su mériter ses hautes protections et ce succès constant par une fabrication tellement supérieure, que nulle concurrence n'a pu l'atteindre.

Parmi les articles accrédités depuis quelque temps auprès des personnes délicates, il est bon de citer: la crème froide, au lis de Cachemire, qui blanchit et satine le teint; la pommade au baume de violettes d'Italie, qui assouplit et épaissit la chevelure; l'acidule de violettes, qui laisse un doux parfum imprégné des brises du printemps, et le savon blanc au musc, à l'ambre et à la vanille, un petit chef-d'œuvre de la science, dont les résultats sont tous à l'avantage des clients de la *Reine des abeilles*.

Marguerite DE JUSSEY.

## AVIS A NOS LECTRICES.

Les améliorations que nous avons apportées, depuis le 1<sup>er</sup> janvier dernier, dans le fond comme dans la forme du *MONITEUR DE LA MODE*, nous ont valu de vives félicitations de la part d'un grand nombre de nos Abonnées de Paris, de la province et de l'étranger. Ce résultat, que nous considérons comme le plus précieux des succès, nous encourage à redoubler de soins et d'efforts pour qu'aucune restriction ne puisse venir diminuer la satisfaction de nos lectrices. Qu'elles soient assurées, une fois pour toutes, que nous ne reculerons jamais devant une réforme ou un sacrifice utiles.

Dès à présent, ne nous en tenant pas à ce que nous avons déjà fait, nous avons résolu d'adopter, pour le texte des nouvelles et romans que nous publions, un caractère qui, sans cesser d'être facilement lisible, nous permettra de donner plus de matière et, par conséquent, élargira d'autant notre cadre.

Nous inaugurerons ce changement dans notre premier numéro d'avril, par la publication d'un roman de madame Raoul de Navery, de qui le nom, bien connu dans les lettres, a ce rare privilège d'être aimé et estimé de tous. La morale élevée qui domine dans ses ouvrages, le souffle dramatique qui les anime, le sentiment dont ils sont empreints, les caractères

que l'auteur met en jeu et sous lesquels on sent vivre des personnages vraiment humains, la distinction enfin et la pureté du style, tout concourt à donner un puissant intérêt à tant d'œuvres charmantes; tout nous fait espérer, en même temps, que nos lectrices nous sauront gré de leur avoir fait connaître cet attachant récit qui s'intitule *la Fille au coupeur de paille*, et qui, sous le rapport des qualités que nous venons d'énumérer, ne le cède en rien à ses aînés.

A cette occasion, nous croyons devoir prévenir celles de nos lectrices dont l'abonnement part du mois d'avril, qu'afin de les mettre à même de compléter la collection de l'année, nous avons fait tirer en plus des exemplaires des numéros parus en janvier, février et mars dernier. Il suffira, pour les recevoir *franco*, de nous adresser, en un mandat sur la poste, la somme de 7 francs. Nos lectrices pourront ainsi se procurer les numéros qui leur manquent, et éviter le regret de trouver des lacunes irréparables dans un recueil qui sera un jour la seule histoire authentique des variations de la mode et du goût à notre époque. Or, le journal de ces variations-là, n'est-ce pas notre propre histoire à tous?

A. G.





LE MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

Toilette de maison. Toilette de ville. (Voyez la description page 2 de la couverture.)

Modèle de la maison V. Rosner fils, 85, rue Richelieu.

Planche N° 9.



## LETTRE D'UNE DOUAIRIÈRE

La grippe, ce quatrième fléau, sévit si fort à Paris, depuis plus d'un mois, que plus des trois quarts de la population en sont atteints. On n'entend que geindre, tousser et moncher; et je ne pourrais rien vous en dire de mieux que ce que je retrouve écrit par madame Émile de Girardin en 1837, alors que le vicomte de Launay signait ses articles; aussi, comme cela semble fait pour les besoins de la cause en ce moment, je vais vous le rendre mot à mot :

« La grippe, la grippe, la grippe, voilà ce dont on parle, ce dont on rit, ce dont on meurt. Sur quatorze personnes qui habitent une maison, quatorze sont atteintes; tous sur tous, voilà la proportion. On raconte que la semaine dernière le duc de M... ayant tous ses gens malades, hommes, femmes, portier, portière, a été forcé pendant plus de deux heures d'aller tirer lui-même le cordon de son propre hôtel. — M. le duc est-il chez lui? — il n'y avait pas moyen de dire non. — Enfin, quelqu'un est venu relever le pauvre duc de sa faction; et il est rentré bien vite dans la chambre de madame la duchesse, qui avait la grippe, pour lui donner une tasse de tisane, parce que ses femmes, qui avaient la grippe également, étaient dans leurs lits.

» Et pourtant, les bals vont leur train comme s'il n'était question de rien; on danse, on se costume, on essaye des robes, on se coiffe, on se couronne de fleurs entre deux quintes. Le matin, les femmes sont frileuses, dolentes, tout empaquetées de bonnets, de voiles, de fichus; on les plaint, on gémit avec elles; et leur tête se penche, leur corps délicat se courbe, leurs petits pieds, grossis par la fourrure, s'entourent encore d'un gros châle; on se grille devant le feu; on leur conseille de se soigner, on les quitte inquiets, etc... et puis le soir, on les retrouve au bal étincelantes, la tête haute, empanachées, endiamantées; les épaules nues, les bras nus, les pieds nus, car un bas de toile d'araignée n'est point une chaussure; et puis, les voilà qui tournent, qui sautent, qui volent et qui se moquent de l'air piteux que vous avez en les regardant. »

Eh bien, voilà à la lettre ce qui se passe à Paris en ce moment.

Le masque, qui a quitté les rues, s'est réfugié dans les salons, Est-ce comme antidote contre la grippe? C'est possible; mais tant il y a qu'aujourd'hui les bals ne sont plus que costumés seulement; ils peuvent encore être masqués pour perfectionnement, et l'on cite plusieurs belles inconnues qui, ayant fait leur apparition dans une fête la figure couverte, sont restées ainsi toute la soirée, intriguant chacun, se donnant un nom différent pour chacune des personnes avec lesquelles elles causaient et distribuant, comme leur portrait, une foule de photographies de fort jolies femmes, mais dont aucune ne se ressemblait. Cette idée neuve a beaucoup diverti les assistants, qui empochaient le faux portrait. Une de ces belles dames masquées a été reconnue, dit-on, à sa charmante tournure et à sa grâce sans égale; mais on s'est abstenu de la nommer par respect...

Madame Énard a donné une grande soirée costumée, mais non masquée; son appartement lui-même était déguisé en parc, car pour l'orner elle avait fait venir toutes les fleurs plus ou moins rares et tous les arbustes plus ou moins exotiques que renferme la belle serre de son château de la Muette. Il y avait beaucoup d'artistes, ce qui amène toujours beaucoup de gaieté, et il y avait aussi les plus jolis costumes du monde.

Ainsi, une jeune fille fraîche comme le printemps s'était déguisée en bouquet de cerises. — Vous savez que les costumes sont de convention maintenant. — Donc elle portait une jupe

de taffetas blanc, très-courte, et dessus, de distance en distance, des montants en feuilles et cerises, comme se font à Paris les bouquets de ces jolis fruits alors qu'ils commencent à paraître. Le corsage avait trois de ces bouquets formant cœur; autant dans le dos; elle portait un collier de cerises, des cerises comme boucles d'oreilles, des cerises comme couronne, et des cerises sur les souliers; c'était charmant de coquetterie, de fraîcheur et de gentillesse, d'autant plus que les joues et les lèvres étaient à l'unisson de ces fruits vermeils.

Diemer, le pianiste à la mode, était en marié de village; Brasseur, d'abord en tambour villageois, puis en garde champêtre, enfin en maire de village, a fait toutes les charges du monde, qui ont été fort goûtées; aussi s'est-on si fort amusé qu'on n'a commencé à s'apercevoir qu'il était tard qu'à six heures du matin.

Il y a eu également un délicieux bal de pierrettes chez madame la marquise Aguado; on y a ri, on y a dansé, on y a soupé, et cela dans la plus grande intimité; quoiqu'on assure que de fort illustres personnages... Mais chut! Il est encore moins permis d'enlever les masques dans une chronique que dans un bal!

En même temps que l'on danse, on chante aussi, et les concerts nous pleuvent dru comme grêle en ce moment; il y en a quelques-uns de beaux et beaucoup de fort ennuyeux; mais quelques-uns aussi plaisent et amusent tout à la fois, comme celui qu'a donné mademoiselle Laure Durand, par exemple.

Cette artiste, nièce de Mocker, le charmant chanteur, aujourd'hui régisseur de l'Opéra-Comique, est très-aimée et très-recherchée dans nos salons parisiens où elle fait un plaisir extrême, car personne mieux qu'elle ne sait entraîner ses auditeurs: elle a dans la voix des cordes qui montent jusqu'à l'âme et met à son chant une expression qui entraîne le cœur. C'est la Rachel du chant, pour tout dire en un mot; aussi son concert avait-il attiré belle et nombreuse compagnie. Pourtant elle s'y était très-modestement éclipsée, laissant le premier rôle aux acteurs de l'Opéra-Comique qui avaient bien voulu lui prêter leur concours, et tous les honneurs de cette matinée ont été emportés par Sainte-Foy et mademoiselle Marimont dans une charmante opérette-bouffe de Wekerlin, intitulée *Tout est bien qui finit bien*.

C'est une délicieuse bouffonnerie à deux personnages et un lapin, lequel, pauvre bête, joue un rôle qui fait rire tout le monde, hors lui, bien certainement!

Un mariage qui occupe beaucoup Paris en ce moment est celui de mademoiselle Haussmann avec le vicomte de Perneti, fils du premier lit de la baronne Poisson; la mariée est belle et charmante, le marié est un ravissant cavalier, qui tient beaucoup de sa mère, laquelle, quand elle était mademoiselle de Latour, passait pour une des plus jolies femmes de Paris; et à cette époque-là il y avait beaucoup de très-jolies femmes!... Tout est beau qui est loin, vous le savez, mesdames. — Donc on parle bijoux, diamants, cachemires et millions, ce qui fait ouvrir de très-grandes oreilles aux jeunes filles que leur âge devrait faire penser à pourvoir... mais, hélas! de penser à réussir il y a un si grand chemin, surtout par ce temps de luxe qui court, que l'on comprend les palpitations de cœur que produit la vue d'une rivale qui réalise votre rêve!

Nous allons terminer cette lettre par ce qui termine toutes choses ici-bas: par la mort, car je veux aussi vous parler un peu du duc de Morny, si cruellement enlevé à l'Empereur et à la France.



Tous les journaux ont raconté ses derniers moments et les honneurs funèbres qui lui ont été rendus, ce n'est donc pas sur ce sujet que je reviendrai; mais je vous raconterai une petite anecdote de sa vie privée qui vous prouvera à quel point il poussait la bonté.

Un jour de printemps, il se promenait dans une allée des Champs-Élysées, avec un de ses petits enfants qu'il tenait par la main, et tous deux s'arrêtèrent devant un beau caniche blanc qui faisait l'exercice, jouait du tambour, enfin montrait une foule de talents de société, devant un public peu nombreux et qu'appelaient cependant à grands renforts de lazzi un pître chargé de ce rôle.

M. de Morny et son enfant s'amuserent tous les deux des tours de passe-passe du chien; mais quand le duc voulut s'en aller, l'enfant cria si fort, en demandant le caniche, que M. de Morny offrit de le payer à ses maîtres; ceux-ci y consentirent, mais comme ils avaient reconnu le marchandeur, ce ne fut pas moins de mille francs qu'ils exigèrent de la bête. M. de Morny s'exécuta et rentra à la Présidence avec le chien que désirait son fils.

Une fois en si haut lieu, le caniche fut bien lavé, on le baptisa *Mouton*, et il fut attaché à la personne du bébé chéri afin de le divertir. Mais voici bien une autre histoire: Quand il

se vit arriver à la fortune, Mouton dédaigna son ancien métier et ne voulut plus travailler.

Vainement les domestiques le rossèrent, l'enfant pleura; le chien se couchait quand on lui mettait un fusil entre les pattes, et rien ne pouvait le faire bouger. On raconta la chose au duc qui se prit à rire de l'intelligence de l'animal et déclara que Mouton ne devait plus être tourmenté, ce qui eut lieu; en effet, alors le chien passa tout son temps à dormir dans la chambre de son maître; seulement quand celui-ci était sorti et qu'il entendait la voiture qui le ramenait, il descendait comme une flèche, se plaçait *au port d'arme* sur le perron, recevait une caresse et remontait dormir.

Depuis la mort du duc, le pauvre Mouton n'a pas voulu quitter la chambre du défunt, où il gémit nuit et jour, et ce n'est qu'à grand-peine qu'on parvient à lui faire manger quelque chose, mais sans pouvoir le faire bouger de sa place.

Croyez-vous que parmi les nombreuses personnes qu'a obligées l'illustre défunt, il y en ait beaucoup, je ne dirai pas qui montrent, mais qui ressentent une aussi véritable douleur; et quand madame de Staël disait que c'était pour ne pas nuire aux hommes que le bon Dieu avait refusé la parole aux chiens, avait-elle tout à fait tort?

Baronne de V....

## PÊLE-MÊLE

Un peu de clémence ne saurait nuire, même dans la température. Nous avons eu un assez triste hiver pour pouvoir à bon droit nous réjouir de quelques heures d'embellie dont le mois de mars, repentant sans doute de ses premières rigueurs, veut bien nous gratifier. Puissent ces gais rayons, un peu trop tardifs, ne pas s'envoler comme les serments des amoureux!

Le bruit a couru que M. Mathieu (de la Drôme), le célèbre météorologiste, venait de mourir, et ce bruit, malheureusement, n'a pas tardé à se confirmer. Il faut regretter ce laborieux savant qui, au péril de sa vie, a fait faire un si grand pas à la science. Ses prédictions, jusqu'à présent, se sont trop vérifiées; puissent-elles avoir tort devant ce consolant proverbe qui contient en quatre vers la réhabilitation du présent mois de mars!...

Tandis qu'à leurs œuvres perverses  
Les hommes courent haletants,  
Mars qui rit, malgré les averses,  
Prépare en secret le printemps.

\*\*\*

C'est le mercredi 16 mars, à midi, qu'a été célébré le mariage de mademoiselle Valentine Haussmann, fille de M. le baron Haussmann, sénateur, préfet de la Seine, avec M. le vicomte Maurice Perneti. Le mariage religieux a eu lieu à deux heures de l'après-midi, au temple de l'Oratoire. Les témoins de mademoiselle Haussmann étaient M. Boittelle, préfet de police, et M. Dumas, sénateur, ancien ministre, président du conseil municipal de la Seine. M. le duc de Persigny était l'un des témoins de M. le vicomte Perneti.

M. Albéric Second, qui assistait à la fête donnée par M. le préfet de la Seine à l'occasion du mariage de sa fille, cite dans le *Grand Journal* un mot profond échappé à un observateur philosophe.

« Une dame douée d'un remarquable embonpoint passa à

nos côtés, dit à peu près le chroniqueur. Elle était abominablement sanglée dans son corset.

« L'observateur philosophe murmura :

« — Il y a autre part qu'à Clichy d'infortunés prisonniers qui doivent joliment soupirer après l'abolition de la contrainte par corps! »

\*\*\*

Ci deux mots attribués, par le même chroniqueur, à M. X. et à M. Z., deux aimables personnages qui ne réclament jamais, ne correspondent pas avec les journalistes par ministère d'huisier, et ne traînent pas les chroniqueurs sur les bancs de la police correctionnelle.

Procédons par ordre alphabétique et commençons par le mot attribué à M. X.

Quelqu'un ayant dit devant lui :

— J'ai fait venir à ma dernière soirée les chanteurs du Théâtre-Italien; ça m'a coûté dix mille francs.

M. X. se serait écrié :

— Ça m'a coûté beaucoup plus cher, à moi; mais j'ai fait venir le faubourg Saint-Germain.

Passons au mot prêté à M. Z.

Le lendemain de son dernier bal, le mari d'une jolie personne vint le prévenir que sa femme avait perdu une boucle d'oreille d'une grande valeur.

M. Z. aurait répondu :

— Si c'est un de mes gens qui l'a trouvée, soyez tranquille, elle vous sera restituée. Si c'est un de mes invités, je ne réponds de rien.

\*\*\*

Une charmante aventure est celle que raconte dans le dernier numéro du *Club*, M. Aurélien Scholl, à qui nous demandons la permission de chasser sur ses terres. Voici le fait :



Mademoiselle... — ma foi! appelons-la du nom de ce que l'on buvait chez elle! — mademoiselle *Thé* avait invité plusieurs financiers à prendre une tasse de thé, et faisait avec beaucoup de grâce les honneurs de son salon.

— Il manque bien des choses ici, dit la mère : un piano, un jeu d'échecs et des dominos... sans parler d'une parure en turquoises, qui est indispensable à ma fille pour la pièce qu'elle répète en ce moment...

La soirée s'acheva sans autre incident, et le lendemain, plusieurs paquets furent apportés chez mademoiselle *Thé*, — autant de paquets qu'il y avait d'invités la veille.

On ouvre vite...

C'était huit ou neuf boîtes de dominos.

..

On ne prête qu'aux riches, dit la sagesse des nations; nous renversons le proverbe pour notre commodité personnelle, et nous continuons d'emprunter aux riches. Il en est au *Figaro*, entre autres M. Henri Rochefort, dans la dernière chronique de qui nous trouvons cette petite histoire :

« Un ami me racontait un jour avoir servi de témoin dans une rencontre dont les deux adversaires avaient tenu à honneur de s'exagérer la gravité. Arrivés sur le terrain par un temps diluvien, ils mettent habits bas et prennent position. Au moment où le combat s'engageait, mon ami demande la parole, et il parvient, en moins de vingt minutes, à prouver à toute la

société que, dans toute cette affaire, il n'y avait pas de quoi fouetter une poupée.

» Émus jusqu'aux sanglots, les deux ennemis jettent leurs épées, se précipitent dans les bras l'un de l'autre, remettent leurs habits et regagnent leur domicile. Seulement, tout en écoutant le discours du bon témoin, ils ne s'étaient pas aperçus que le froid les saisissait. Tous deux se mirent au lit en rentrant chez eux, et, huit jours après, ils étaient morts.

» Chaque fois que notre ami fait le récit de cette lamentable histoire, on essaye de lui prouver qu'il aurait mieux fait de les laisser battre, ce qui, en leur fouettant le sang, leur eût probablement sauvé la vie. Mais c'est en vain. Il continue d'attendre que les familles des deux jeunes gens viennent le remercier d'avoir *arrangé l'affaire*. »

..

Terminons par un mot qui ne prêtera point à rire, car dans sa forme légère il cache une profondeur vraie. Il nous arrive par M. Boisse, un des sept causeurs du nouveau journal de M. Ernest Feydeau, *l'Époque*.

On parlait d'une certaine classe de personnes qui voient trop facilement l'intervention divine dans de petits débats domestiques auxquels elle ne peut vraiment que gagner à rester étrangère.

— Ce sont des gens, dit M. S., qui se mettent le doigt de Dieu dans l'œil!

## THÉÂTRES

Trois nouveautés — trois succès sérieux, nous l'espérons — ont marqué leur place à l'horizon depuis notre dernier bulletin. C'est d'abord, pour commencer par l'Opéra-Comique, l'œuvre tant attendue de M. Félicien David, *le Saphir*.

Le sujet de cet ouvrage, que nous laissons à nos lectrices le soin d'apprécier, avait dans l'origine tout ce qu'il faut pour constituer un bon libretto d'opéra-comique. Le grand Shakspeare en avait fait une comédie charmante; Boccace, un des meilleurs contes; plusieurs auteurs français, des comédies spirituelles et intéressantes. MM. de Leuven, Carré et Hadot, à leur tour, se sont réunis pour offrir à l'an de nos compositeurs les plus distingués cette pierre précieuse qui ne demandait qu'à être dignement enchâssée, et Félicien David lui a ciselé la plus riche, la plus gracieuse, la plus coquette, la plus fine garniture qui se puisse imaginer.

L'ouverture est une page symphonique des plus remarquables. La partition tout entière répond à cette introduction, ce qui n'empêche pas le second acte d'être particulièrement remarquable, chaque morceau pouvant être considéré vraiment comme un délicieux bijou. On sait ce que vaut la musique du maître; c'est donc un grand éloge que de dire qu'elle n'a rien perdu à être interprétée par MM. Montaubry, Gourdin, Lejeune, par mesdames Cico, Girard, Tual, Baretta et Révilly.

Pour le drame que l'Ambigu vient de jouer avec un grand succès — qui fait autant d'honneur à M. Paul Meurice, son auteur, qu'à Mélingue, son principal interprète — pour ce drame, disons-nous, où se trouvent racontées les amours du roi Henri II

et de la belle Diane de Poitiers, pas de meilleure analyse qu'un quatrain de l'époque exhumé par le feuilleton de M. Jules Janin :

Sire, si vous laissez, comme Charles désire (1),  
Comme Diane fait, par trop vous gouverner;  
Fondre, pestrir, mollir, refondre, retourner,  
Sire, vous n'êtes plus, vous n'êtes plus que cire.

Nous avons hâte d'arriver à l'Odéon, où nous trouvons un de ces très-rares succès qui ne méritent que des éloges. Il s'agit d'un drame en quatre actes de M. Édouard Plouvier, simplement intitulé *Madame Aubert*. Il y a bien du style, bien du cœur, bien de la passion, dans ce drame! L'auteur est un poète, plus encore : un honnête homme! Comment s'étonner que son œuvre ait si bien inspiré MM. Tisserand, Laroche et Villeray, mesdames Thuillier, Picard et Mosé? Nous avons écrit que M. Plouvier est un poète :

« — Les ailes de l'amour, dit un de ses personnages, sont faites des serments des amoureux! »

Nous avons ajouté que c'est un honnête homme :

— « Mon Dieu, s'écrie à la fin de ce drame la pauvre madame Aubert, que les honnêtes femmes sont heureuses! »

Nous nous arrêtons : la cause de M. Édouard Plouvier est gagnée.

Robert HYENNE.

(1) Charles-Quint.



## LA PRAIRIE

(NOUVELLE.)

La nature ne prend point l'homme par la main pour le mener au bien-être. Nous naissons tous avec un idéal en vue, si modeste qu'il soit. Pour l'atteindre, les uns comptent sur les circonstances, sur le progrès du temps, sur l'appui des hommes. Il ne faut compter que sur soi.

Voyez agir les femelles des animaux lorsqu'elles allaitent leurs petits : chacune d'elles se borne à présenter à toute sa portée ses trayons gonflés ; tant mieux pour qui prend le mamelon, tant pis pour qui n'y peut atteindre. Couchée sur le flanc, la mère laisse faire, et jamais elle n'écarte le fort pour donner place au débile.

De même fait la nature ; elle offre à toute l'humanité ses trayons innombrables, et embouche qui peut.

Ces réflexions nous sont inspirées par l'histoire de Jacques Mage, c'est-à-dire d'un paysan, qui, placé par le sort de la naissance au plus bas de l'échelle sociale, sut parvenir à la richesse.

Dans la foule qui sortait, un jour du mois de juin 186..., de la gare de la Bastide, point d'arrivée de la ligne de Paris à Bordeaux, se trouvait un jeune homme n'ayant pour tout bagage qu'un sac de nuit, et qui, après s'être débarrassé avec peine de tous les cochers qui l'entouraient, se dirigea à pied vers l'endroit du faubourg où stationnaient de petites voitures de campagne.

Il était certainement étranger au pays, car il demeurait indécis et comme embarrassé, lorsqu'il aperçut une gentille personne qui se tenait près d'une carriole. C'était une jeune fille de dix-huit ans, grande et délicate, malgré le hâle dont le séjour des champs avait couvert son visage, et d'un type de figure excessivement correct.

Le jeune homme, d'abord distrait de sa préoccupation par cette beauté rustique, fit cette réflexion sage que, puisqu'il avait un renseignement à prendre, il valait autant s'adresser à cette séduisante et jolie enfant.

Son costume était celui d'une paysanne cossue, et elle le portait avec distinction.

— Mademoiselle, pourriez-vous m'indiquer la voiture qui fait le service de Saint-Loubès ?

— C'est celle-ci, monsieur ; j'attends moi-même qu'elle parte.

— Ah ! je vous remercie. Et savez-vous si nous avons encore longtemps à attendre ?

— Dame, monsieur, elle part ordinairement à dix heures du matin ; mais, je crois qu'elle est en retard aujourd'hui.

Au même instant, un postillon sortit d'une auberge, et, faisant claquer son fouet, il cria d'une voix éclatante :

— Saint-Loubès !... Saint-Loubès !... On part pour Saint-Loubès !...

Aussitôt, un groupe de femmes et de paquets sortit d'une espèce de bureau, et le tout se dirigea vers le coche.

Le jeune homme, ayant un cigare à fumer, monta sur la banquette à côté du postillon, qui laissant son cheval

aller au pas, se tenait debout sur le siège en agitant son fouet avec éclat, et criant plus fort encore :

— Saint-Loubès !... Saint-Loubès !...

Mais, comme il ne parut plus personne, il se décida enfin à s'asseoir. Alors le cheval prit le trot.

Le jeune homme, qui voulait sans doute causer, offrit un cigare. Le postillon se montra très-sensible à cette politesse.

— Est-ce que monsieur va jusqu'à Saint-Loubès ?

— Oui, mais je ne connais pas le pays. J'arrive à l'instant de Paris, et c'est la première fois que je me trouve en ces contrées. Vous êtes de Saint-Loubès ?

— J'y suis né.

— Oh ! alors, vous allez me donner des indications nécessaires à ma gouverne. Connaissez-vous M. Perrier ?

— Certainement. Un bien brave homme qui s'est laissé mourir il y aura bientôt deux mois.

— C'est bien cela. Je suis son neveu.

— Et par conséquent, alors, son héritier.

— Oui. Cette succession consiste en une propriété qui se trouve à Saint-Loubès. Est-ce loin du bourg, et pourrai-je m'y rendre à pied ?

— Il vous faudra dix minutes. Mais, au fait, vous avez justement dans la voiture la Majotte.

— Qu'est-ce que la Majotte ?

— Ce beau brin de fille à qui vous parliez avant le départ. C'est la fille de Jacques Mage, le voisin de la maison Perrier.

— Mais, si je me trompe, ce Jacques Mage veut devenir l'acquéreur de ma propriété, et c'est même pour traiter de cette affaire que je fais ce voyage.

— Ah ! c'est bien possible ; c'est un malin qui a des écus. Et pourtant, nous l'avons vu, la besace sur l'épaule, allant, de porte en porte, demander son pain.

— Alors, sa fille, à qui j'ai parlé, ne doit pas manquer d'amoureux ?

— Des amoureux ! elle n'en a pas un, et je doute même qu'elle en ait jamais. Oui, oui, en voilà une qui peut être sûre de coiffer sainte Catherine.

— Est-ce qu'elle aurait commis quelque faute ?

— Pas du tout ; c'est, au contraire, la plus sage du pays ; jamais à la danse, ne courant pas les assemblées ; oui, oui, je vous assure qu'on couronne à la Brède, chez M. de Montesquieu, des rosières qui ne la valent pas.

— Alors, expliquez-moi pourquoi elle n'a pas d'amoureux, et pour quelle raison, selon vous, elle doit désespérer de se marier.

— Dame, c'est bien simple, parce que c'est la fille d'un sorcier.

— Ah ! Jacques Mage...

— Est un sorcier..., puisque je vous dis que nous l'avons tous vu mendier, et que maintenant il a plus de cent mille francs. Sa fille est jolie, c'est vrai, mais personne ne s'y fiera ; car c'est plus que jamais l'occasion de dire que c'est la beauté du diable. Et je suis même convaincu que celui qui l'épouserait la retrouverait le len-



demain de ses noces plus laide qu'une sorcière de sabbat.

— Elle a l'air bien doux et bien réservé, cependant.

— Eh ! sait-on ce qu'elle est ? Tout ça, ce sont des frimes, voyez-vous. Enfin, que vous dirai-je ? Chaque fois que je la porte, je ne suis pas tranquille. L'autre jour, je l'avais dans ma voiture ; aussi j'ai failli verser à la côte du *Puits-Rouge*. L'été de l'année dernière, un jour, je ne pus lui donner de place ; elle fut mécontente, je le vis bien ; aussi qu'est-ce qui m'arriva ? Pendant le trajet, un de mes chevaux tomba comme mort. Et cet imbécile de vétérinaire qui prétendait que c'était la chaleur... Ah ! bien oui, la chaleur ! C'était la Majotte ; voilà ce que c'était !...

Et, tout le temps du voyage, le voiturier en dit tellement sur le sorcier Jacques Mage, que le jeune homme en vint à se demander si son interlocuteur n'était pas sorcier lui-même pour savoir tant de choses sur le compte d'un seul homme.

On arriva à Saint-Loubès, et, lorsqu'on eut quitté le coche, le voyageur se mit à marcher auprès de la jeune fille.

— Mademoiselle, voulez-vous être assez bonne pour me servir de guide ? Cela vous sera facile, car je vais à une propriété qui touche celle de monsieur votre père.

— Est-ce que vous ne seriez pas M. Georges Perrier ?

— En effet, mademoiselle, et je viens pour m'entendre, sans doute, avec monsieur votre père.

— Mais, monsieur, il n'y aura personne pour vous recevoir, car le paysan qui logeait ici sur le *bois* est placé depuis huit jours, et c'est un de nos valets qui veille depuis sur votre maison. Mais, qu'à cela ne tienne, vous me ferez bien l'honneur de loger chez nous. D'ailleurs, ce sera tout naturel, puisque vous venez pour traiter avec mon père.

— Mais, je craindrais de vous gêner.

— Nous gêner ! et comment ? Nous avons cinq lits vides et trois grandes chambres où personne ne couche. Mais ce sac de nuit doit vous fatiguer ; donnez-le moi, que je le porte.

— Plaisantez-vous, mademoiselle ? lorsque vous même êtes chargée d'un panier qui me paraît très-lourd.

— Oh ! je suis habituée à en porter de plus pesants. Enfin, nous allons bientôt arriver.

Georges Perrier était un jeune homme de vingt-huit ans tout au plus, qui venait de terminer ses études médicales. Orphelin depuis son jeune âge, il avait été élevé par son oncle, lequel venait de mourir et lui avait laissé le bois attenant à celui de Jacques Mage.

Jacques Mage, qu'on nous a déjà présenté comme sorcier, et que nous allons bientôt connaître plus intimement, avait jeté les yeux sur cette propriété, qu'il voulait acquérir afin de donner à son avoir plus de rotondité.

Il paraît que l'état de sorcier est des meilleurs, car nous abordons Jacques Mage dans tout son contentement. — La journée est superbe. Au milieu d'un pré grand comme une lande, qu'enclôt une haie courte et drue, un paysan, les mains dans les goussets, la veste sur l'épaule, se tient immobile et debout. C'est Jacques Mage. Il a pénétré en maître au sein de cette herbe magnifique qu'il sait par-

courir sans la fouler ; elle lui monte jusqu'à la poitrine. Cet homme se sent heureux ainsi entouré de richesses. — Dans le haut de la prairie est sa maison, et les étables où cinquante vaches attendent que l'herbe soit fauchée pour se répandre sur ce beau pâturage.

Au physique, Jacques Mage est un homme de cinquante ans, fort et dispos, de courte taille, mais le visage superbe. Soupiraux de son front, ses yeux dardent la pensée.

Ayant aperçu sa fille, il s'empressa d'aller à sa rencontre ; celle-ci lui présenta Georges, qui fut cordialement accueilli.

Il fut introduit dans une maison simple à l'intérieur, mais offrant ce confortable champêtre inaccessible aux villes. Il régnait dans toutes les salles une atmosphère balsamique chargée de ces chaudes émanations qui indiquent le voisinage des celliers.

Le jeune homme se montra très-sensible au franc accueil qui lui fut fait. — Et puis, quand il se trouve sous un toit une jeune femme jolie, attentionnée, prévenante, il est tout naturel qu'on s'y plaise. — C'est pourquoi Georges s'y plut beaucoup.

Aussi ne s'impatientait-il point des lenteurs de ses affaires et de l'indécision de son hôte, qui marchandait sans cesse avant de conclure.

Un matin, Georges se dirigea vers la propriété de son oncle, afin de la visiter. Il fut accueilli par le valet de Mage dont la jeune fille lui avait parlé.

Ce valet se nommait Fricot. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et fort ; mais sa physionomie était loin de refléter cette expression franche et ouverte qu'il avait déjà remarquée chez Jacques Mage.

Georges, sous sa conduite, pénétra dans ses terres. Fricot était très-loquace, et l'on n'avait pas besoin de le questionner.

— Monsieur est descendu chez le père Mage ? Ah ! c'est une bonne auberge, et il y a de quoi !

— C'est lui-même qui m'a prié de demeurer chez lui ; et d'ailleurs, puisqu'il est probable que nous allons avoir des affaires à traiter ensemble, c'est très-naturel.

— Oh ! c'est un fin matois, et il sait bien ce qu'il fait.

— Pour quelqu'un qu'il fait travailler et vivre, vous me paraissez en parler très-légalement.

— Dame ! je ne lui dois rien. S'il me paye, je le lui rends bien en besogne. Et c'est le moins qu'il doive à un bon camarade. Nous avons été soldats ensemble. Seulement, j'ai suivi le droit chemin, moi, et le droit chemin, voyez-vous, monsieur, aux champs comme à la ville, cela n'enrichit que rarement.

— Ceci est une morale un peu hasardée.

— Oh ! je dis ce que je pense.

— Vous pensez mal.

— Soit, n'en parlons plus. Enfin, quoi qu'il soit riche, le père Mage n'en est pas plus heureux pour cela. On sait trop bien son histoire dans le pays. Aussi personne ne le fréquente, et, quand il apparaît au bout d'un chemin, les enfants s'écartent de lui en courant, les vieilles femmes se signent.

— Et les hommes ?



— Les hommes sont des peureux comme les autres, ils le saluent.

— Mais, enfin, pourquoi cette réprobation générale ?

— Est-ce qu'il est possible à un malheureux paysan, qui n'a que sa pioche et ses deux bras, de s'enrichir de la sorte. Aussi, les uns disent que c'est le diable qui l'a aidé; d'autres, qu'il a mis à jour dans sa terre un sac d'écus caché par les anciens nobles. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en s'échinant à quarante sous la journée, comme je le fais depuis trente ans, on en arrive à ne pas avoir de quoi se soigner les jours de fièvre. Tout ça, c'est le fait du diable. Sa fille, qui vous paraît peut-être jolie, n'est qu'une sorcière. N'a-t-elle pas ensorcelé mon fils !

— Ah ! vous avez un fils ?

— Oui, qui travaille à Bordeaux, où il est tonnelier. Eh bien, ce fou de Jean n'a-t-il pas été amoureux de la Majotte au point de la demander à son père.

— Qui la lui a refusée ?

— Et savez-vous sous quel prétexte ? Il lui a reproché de ne pas aimer la terre. Aimer la terre ! Mais, la terre, c'est ma plus grande ennemie, à moi. Je me suis courbé, j'ai sué dessus toute ma vie pour la remuer, et elle ne m'a jamais rien donné.

— Mais, enfin, si Mage avait agréé la demande de votre fils, vous n'en auriez pas été fâché.

— Dame ! je ne sais trop. D'abord, personne ne m'aurait plus parlé dans le pays. Et, d'ailleurs, je ne sais si le curé consentirait à marier dans son église la fille du père Mage.

— Mais, à vous entendre, cet homme a une bien mauvaise réputation.

— Restez dans le pays encore quelques jours, et vous verrez ce que l'on vous en dira.

Georges Perrier quitta Fricot et s'en retourna un peu soucieux de ce qu'il venait d'apprendre ; car, tout indifférent que l'on soit aux affaires d'autrui, on n'aime pas à entendre mal dire de son hôte. Il se repentait presque d'avoir accepté son toit, et méditait d'aller, sous un prétexte quelconque, s'installer dans une auberge du village.

La première personne qu'il rencontra en entrant fut la gentille Madeline, c'est le nom de la fille de Mage. L'aspect de cette suave enfant lui tranquillisa un peu l'esprit, et il se dit qu'il était impossible que ce fût là la fille d'un mauvais homme.

— Vous venez de visiter le *bien*, monsieur Georges.

— Oui, mademoiselle, et Fricot m'a servi de guide.

— Pauvre Fricot ! il n'est pas heureux !... Le voilà vieux, et les rhumatismes l'empêchent souvent de travailler.

— Il m'a parlé de son fils, qui, à ce qu'il paraît, est amoureux de vous ?

— Jean ! fit la jeune fille, avec une petite moue de dédain.

— Vous ne l'avez donc pas voulu pour mari... Je comprends, la fortune de votre père...

— Oh ! ce n'est point pour cela, et mon père m'a souvent dit qu'il ne refuserait jamais pour gendre un bon et brave laboureur, n'eût-il que sa charrue pour tout bien. Mais Jean a cru indigne de lui de travailler la terre comme

son père. Il a voulu devenir un ouvrier de Bordeaux. Et qu'en est-il advenu ? C'est un garçon que le séjour de la ville a gâté, et qui mange tout ce qu'il gagne. Ici, il eût peut-être moins gagné, mais, étant demeuré plus simple, il lui eût été plus facile de se marier dans le pays.

Les journées s'écoulaient rapidement pour Georges Perrier. L'intérieur tranquille de Mage le reposait de la vie inquiète et laborieuse de Paris. Il se plaisait à vivre auprès de ce vicillard actif, heureux de ses travaux ; de cette jeune fille toujours alerte, parfois rêveuse. Cette petite paysanne devenait peu à peu à ses yeux une charmante personne, une enfant aimante et soumise, une de ces bonnes et riches natures qui font les jeunes femmes estimables et respectables. Il se prenait même parfois à rêver d'elle, à se bâtir dans l'avenir une séduisante châtellenie rustique dont elle serait l'âme et la vie.

Seulement, il s'inquiétait aussi de cette réputation qu'on avait faite au père Mage. Il y avait certainement dans le passé de cet homme quelque chose de douteux, d'inexpliqué.

Un soir, se trouvant chez le notaire, il exprima son étonnement à ce sujet.

— Mon Dieu !... lui fut-il répondu, la vie de campagne est tellement pauvre d'événements qu'il faut toujours que les imaginations trouvent de quelque manière de quoi s'exercer. On a connu Mage pauvre, on le voit riche ; on ne trouve pas cela naturel. Voilà toute l'histoire.

Mais ce raisonnement du notaire ne satisfait pas le jeune homme. Que lui importait, cependant, ce qui pouvait se dire et penser sur le compte d'un individu qu'il ne connaissait pas un mois auparavant ? C'était ce qu'il se demandait quelquefois. Mais la présence de Madeline pouvait seule expliquer cet intérêt qu'il témoignait à la personne de Jacques Mage. Eh ! mon Dieu..., disons-le simplement, Georges aimait la fille de son hôte. Ce qui le frappait surtout, c'était l'isolement de Mage. Personne ne venait le voir ; sa fille n'avait aucune compagne ; il ne parlait jamais de sa famille.

Un jour, il s'en ouvrit franchement auprès de Mage.

— Ah !... ceci est toute une histoire, mon cher monsieur, et, si vous voulez l'écouter pendant que Madeline va surveiller les laitières aux étables, je vais vous la dire.

Le paysan déboucha une bouteille d'un vieux vin du pays, Georges alluma un cigare, et lorsqu'ils furent seuls, Mage prit la parole.

« Je suis le fils d'un mendiant ; c'est vous dire que mon père était quelque chose, car la mendicité est reconnue dans ce pays ; je continuai longtemps sa profession ; mais, à dix-huit ans, je me sentis de l'amour-propre et me mis à travailler la terre. Cela me fit vivre, mais rien de plus, et, au bout de deux ans de ce métier, je ne me trouvais guère plus riche que du temps de mon vagabondage. Seulement, j'étais devenu le meilleur terrassier du pays ; de plus, on me citait pour ma conduite, mon activité, ma force.

» J'avais donc fait un grand pas ; car, lorsqu'on est le premier dans sa sphère, on est bien près d'en sortir.

» Mais l'âge du recrutement arriva ; c'est un dur moment,



je vous assure, pour le paysan qui a pris goût à la terre et qui veut travailler.

» Je n'étais pas tout à fait dans ces conditions; aussi, lorsque j'amenai le plus fort numéro du canton et me vis exempté du rude soin de veiller au salut de l'empire, cette libération me donna plus à penser que matière à me réjouir.

» Je voulais devenir riche et considéré; c'était ma chimère, chimère caressée de tout temps, même sous la besace. Or, continuer à chavirer la glèbe à vingt sous la journée, ne pouvait être pour moi un moyen de parvenir; la chose était claire à mes yeux. Il me fallait pour point de départ un ou deux sacs de cent pistoles. Mais où les prendre?

» Le fils d'un gros propriétaire du pays se trouvait au nombre des conscrits de l'année, et cherchait à se faire remplacer. Il offrait deux mille francs.

» J'acceptai le marché. Je plaçai sûrement les deux mille francs, bien résolu à n'y pas toucher avant mon retour, et je partis.

» Un jeune garçon du pays qui avait eu aussi la chance d'amener un fort numéro, offrit comme moi de remplacer un monsieur de l'endroit. Mais vous allez voir ce que c'est que de n'avoir pas les mêmes idées. C'était mon camarade d'enfance; il se nommait Fricot.

— Je le connais et ne suis même pas fâché que vous me parliez un peu de lui.

« Au fait, c'est vrai, vous l'avez vu; c'est aujourd'hui un de mes valets. Mais, savez-vous ce qu'il fit de son argent, cet insensé? Il le mangea en débauches de toute sorte. Ah, l'on en parle encore des *ribotes* de Fricot!... Durant une semaine entière, il ne quitta pas l'auberge; il y tenait table ouverte. Puis, un jour, trouvant que son argent ne s'en allait pas assez vite, il se mit en tête, après boire, de plonger des écus dans une poêle pleine de graisse bouillante et de jeter le tout sur la place. Les enfants se précipitaient sur ces pièces brûlantes, et cela faisait beaucoup rire Fricot de les voir se rôtir les doigts en les ramassant. Lorsqu'il eut *fricassé* ainsi tout son argent, il partit. Mais, à son retour, on n'avait pas oublié ses folies; au contraire, on en disait beaucoup plus encore. On parlait aussi de billets de banque brûlés pour allumer sa pipe; enfin, que sais-je, tout ce qu'on a conté!... Et puis, il y aurait des histoires de femmes à faire cacher toutes les filles du pays lorsqu'il approchait. Il lui fut donc difficile de se marier, et, s'il n'avait trompé une pauvre femme qu'on le força d'épouser pour légitimer son enfant, il serait encore garçon. Mais, laissons-là Fricot; il ne s'agit pas de lui ici.

» Je vous l'avoue, je fus un assez méchant soldat, fort distrahit du service par le soin d'apprendre à lire, à écrire et à chiffrer.

» Quand je reparus au pays, mon enrôlement révolu, je me trouvai, grâce aux intérêts combinés des deux mille francs et à quelques économies sur ma paye, possesseur de trois mille francs environ.

» L'emploi que je fis de cette somme étonna bien du monde. On me qualifia d'extravagant à plus de deux lieues à la ronde. Eh! mon Dieu, ce sont les mêmes malins qui me qualifient de sorcier aujourd'hui. Aussi, je n'y pris

garde et me mis à rebrousser bravement le courant de l'opinion.

» J'achetai, au prix de deux mille francs, une horrible friche de vingt-cinq hectares, qui se trouvait au bas de la propriété de votre oncle, et je me mis en tête d'en faire une prairie. Que voulez-vous? j'ai le goût des prairies, comme d'autres peuvent avoir celui des vignobles ou des forêts.

» Je comptais bien que les mille francs qui me restaient suffiraient à me faire vivre et à payer quelques manoeuvres pendant l'année que j'emploierais à épierrer, à fouir et à niveler ma chardonnière.

» Certes, les réflexions des autres ne m'encourageaient pas. Au contraire, chacun riait de mon projet; car, il faut le dire, le champs que je venais d'acquérir avait toujours passé pour le plus ingrat de la contrée, et il n'y croissait qu'un peu de chaume parmi les pierres. Mais, quelque chose me disait qu'il existait là tous les éléments d'un généreux sol, et que l'incurie seule, jointe à la routine, avait pu le laisser si longtemps sans culture. Et puis, je commençais à aimer la terre... Ah! vous ne comprenez pas ce sentiment-là, vous!... Eh bien, oui, je m'étais pris à désirer cette vaine pâture, et je m'en étais proposé la conquête.

» Le sol en descendait, par une pente assez égale, d'un tertre à une vallée. Je pensai à creuser un puits dans la partie la plus élevée, pour de là irriguer tout le pré. — Avec de l'eau, voyez-vous, on ferait venir de l'herbe sur les murailles.

» Ainsi, continua le vieillard, rompant la digue à mes instincts de cultivateur vingt ans contenus, je me mis vaillamment à l'œuvre.

» Mais, comment vous dire avec quels transports je plantai, pour la première fois, l'outil dans un sol à moi!... Je vous parlais tout à l'heure de l'amour de la terre! Mais le paysan l'aime tant, cette terre, qu'il en est avide, qu'il en est voleur. Oui, voleur!... Et, moi-même, je me suis surpris, empiétant sur le fossé commun, faisant de mon champ une surface qui s'enfle, s'élargit et force à reculer la borne ou l'échalier du voisin. Par des temps de pluie, je me suis plu, ayant traversé quelque bonne terre d'autrui qui se prenait à mes sabots, rentrant dans mon champ, à détacher cette terre de mes chaussures pour la placer au pied d'un cep de vigne souffreteux. Cela vous fait rire. Oui, la terre est tout aux yeux du paysan!... Le jour de dimanche, il passe de longues heures occupé à jouir de son aspect, la couvant de ce même regard cupide qu'a l'entasseur d'argent pour sa provision d'écus. Je dirai même plus: la terre moralise le paysan, mais le paysan qui possède; tandis qu'elle abrutit celui qui ne travaille que pour autrui; voyez Fricot.

— Oui, cela se comprend. De tous les biens de ce monde, honneurs, puissance, savoir et gloire, la possession de la terre, se trouvant le seul mis à la portée et sous les yeux du paysan, il condense en elle toutes les convoitises de son être, toute la passion de son cœur. — Mais revenons à votre champ de chardons et de pierres.

» — Ah! très-bien. La besogne était énorme; dès la première semaine, je m'aperçus qu'il y avait là plus à faire que je n'avais compté; et, comme je vis qu'en payant la



main-d'œuvre, je n'aurais jamais assez d'argent pour mener à fin mon entreprise, je congédiai mes journaliers et pris le parti de travailler seul à convertir ma chaume en prairie. « Il me faudra quatre ou cinq ans de vie au pain » et à l'eau, me dis-je, j'y tiendrai. »

» Et, à dater de ce moment, on me vit, à toute heure, au milieu du vaste terrain qui ne cessait de retentir sous ma pioche, et où je paraissais comme perdu. Le jour, je piochais; la nuit, à la lueur des racines et des broussailles incendiées, je roulais, à brouettées, des cailloux et des pierres.

» Je m'étais disposé une sorte de hutte où je dormais quelques heures vers minuit et vers midi.

» Pendant quatre mortelles années, grâce à l'espoir que possédait mon âme, je tins à ce métier. Le mirage d'une fraîche prairie, pleine de troupeaux, était pour moi, à la place de cette garrigue improductive, ses séductions imaginaires.

» L'hiver, par le froid le plus rude, je piochais éperdument, rendant le brouillard par la bouche comme un bœuf et fumant de l'échine comme un cheval de labour. La faim même ne me faisait jamais lâcher la besogne.

» Toutefois, si la fortune, qui se complait à seconder le brave, n'était venue à moi, je succombais à la peine. J'avais déjà labouré toute ma friche, il ne me restait plus qu'à en égaliser les pentes et à creuser le puits qui devait la fertiliser, quand je me trouvai, non-seulement à bout de mes ressources, mais, ce qui est plus triste, à bout aussi de mes forces.

» La fièvre me prit, je me couchai dans ma hutte, épuisé jusqu'à avoir besoin de mourir, tant le repos me devenait nécessaire.

» Or, il y avait une fille du pays placée en condition à la ville, d'où elle revenait, une ou deux fois l'an, visiter sa famille, et qui, chaque fois, pour faire son chemin plus court, passait dans mon champ.

» Cette domestique, elle me l'a avoué depuis, rentrée chez ses maîtres, ne pouvait se défendre de penser à ce pionnier qu'elle voyait de loin en passant, et de songer à la hardiesse de son entreprise. Elle avait toujours présente cette sérieuse et mâle figure qui s'était soulevée une fois à son passage et l'avait saluée virilement.

» A chacune de ses tournées, elle s'étonnait de la somme d'ouvrage que cet homme avait pu faire, et, lorsqu'elle entendait quelqu'une des moqueries dont le pauvre journalier était le sujet perpétuel, elle se sentait mal à l'aise et en souffrait, d'autant plus qu'une fausse honte, inexplicable pour elle, l'empêchait de les relever.

» Quand je tombai malade, cette fille revenait au village dans le but de s'y marier, et, à la stupéfaction générale, ce fut moi qu'elle épousa. En femme de cœur, il lui plut de s'associer à ce courage, de relever ce blessé.

» Elle m'apportait ses épargnes, c'est-à-dire quinze à dix-huit cents francs. J'eus de la soupe à la graisse trois fois le jour, et je pus boire du vin.

» Je pris à la journée dix piocheurs qui, en un mois, mirent à mon pré la dernière main. Pour surcroît de fortune, un bien n'arrivant jamais seul, je découvris à fleur

du sol, et au lieu même où je devais établir un puits, une grosse source. Tant de faveurs du ciel me rendirent sain et fort. Je couvris de graine de foin cette terre soigneusement préparée, je la sillonnai d'une interminable rigole qui, dans ses retours multipliés, l'arrosait sur tous les points. Que vous dirai-je? Mon temps d'épreuve était passé! Tout, à dater de ce jour, allait de mieux en mieux; je montai, comme on dit, quatre à quatre les barreaux de l'échelle. Dès ce moment, on ne me traita plus de fou, mais on commença à m'accuser de sorcellerie. »

— En effet, on me l'a déjà dit.

« Voyez-vous!... Il y en a qui disent que j'ai dépouillé, au bord de la rivière, un noyé qui portait une ceinture pleine d'or. Les vieilles femmes ne me voyant pas souvent à l'église, où je n'avais guère le temps d'aller, assurent que j'ai fait un pacte avec le diable. Mais, assez causé de ces niaiseries. Et maintenant, M. Georges, venez voir ma prairie! »

Jacques Mage entraîna le jeune homme avec lui. Une sorte d'exaltation l'animait et se communiquait à son jeune hôte.

Il se plongea dans les hautes herbes. Quel beau foin autour de lui!... Haut et serré comme un jeune chanvre, sans un brin de mousse, de jonc ou de préle. A la place de la jachère aride dont il venait de parler, où l'on n'eût pas recueilli une cordée de chanvre, ondoie et se nuance au vent la plus belle récolte; là où rampait le lézard et croissait le chardon, retentit l'appel palpitant de la caille et s'entremêlent de plantureuses graminées.

— Oui, monsieur Georges, voilà mon œuvre! Et moi seul pourrais dire ce qu'il en coûte pour triompher ainsi de l'inertie du sol et pour en venir, quand on naquit mendiant, à voir voler les hirondelles sur une prairie à soi et à regarder souffler le vent sur le champ dont on est le maître!... — Tenez, monsieur Georges, reprit tout à coup le paysan, il est encore temps. N'avez-vous donc pas assez de la ville où l'on ne marche que sur la pierre!... Mais vous, qui êtes médecin, vous devez comprendre qu'il sort de la terre des émanations salutaires à notre santé, ça sent si bon la terre, la bonne terre!... Tenez, sentez!...

Et Jacques Mage, la main pleine d'une poignée de terre friable et douce, la plaça sous le nez de Georges.

— Ah! vous n'aimez pas la terre!... dit-il en la rejetant sur le sol. Vous souriez même de mon action. Vous trouveriez tout naturel, n'est-ce pas, que je sentisse tout autre chose, la farine, par exemple! Mais de la terre, c'est bien plus précieux!... Avec la même poignée de terre, j'aurais des poignées de farine toute la vie. La terre, ça ne s'use pas, ça ne se consume ni ne se consomme!

— Enfin, que vouliez-vous dire par ces mots : il est encore temps?

— Oui, il est encore temps. Vous êtes médecin, vous êtes propriétaire. Restez donc ici, et soyez heureux!... Que ferez-vous avec l'argent que je vous donnerai de votre bien? Eh! mon Dieu! vous le perdriez peut-être!... Restez donc ici, vous dis-je.

Le récit du paysan avait comme grisé le jeune homme. Il sentit qu'il disait vrai. Il entrevit par le mirage de la jeunesse toute la poésie de la vie rustique, toutes les jouis-



sances immédiates que la culture du sol procure à celui qui peut dire : Ma terre !

Aussi, ce même soir, cédant à une impulsion interne, il disait à mi-voix :

— Madeline, si je restais ici, m'aimeriez-vous un peu ?

Madeline rougit et détourna la tête, toute confuse, mais de cette confusion qui est une réponse.

Et, lorsque Georges revit le paysan, il lui dit :

— Jacques Mage, ce que l'on m'a dit dans le pays est vrai ! Votre fille m'a ensorcelé, ainsi que vous avec votre amour de la terre. Aussi, ma foi, je le sens, je les aime l'une et l'autre, et je ne veux plus les quitter. Allons-nous chez le notaire ?

— Pour la vente ?

— Mais pas du tout !

— Pour quoi donc faire alors ?

— Mais pour le contrat.

— En ce cas, comme je disais, pour le contrat de vente ?

— Eh ! non, de mariage !

— Ma foi, si Madeline y consent, allons-y tout de suite, mon gendre.

Le soir même, Georges Perrier rencontra Fricot qui rentrait lourdement à la ferme.

— Fricot, je reste au pays, et, si vous le voulez, je vous prends à mon service, et, afin de vous faire aimer un peu cette terre dont vous vous plaignez quelquefois, je vous donnerai la propriété d'un champ. Je vous dois bien cela, car c'est vous qui m'avez intéressé indirectement à Jacques Mage et à sa fille.

A propos, ajouta-t-il, j'épouse Madeline.

— Vous épousez Madeline !... fit Fricot en ouvrant de grands yeux... Ah ! monsieur Georges, vous êtes un bien honnête jeune homme, et vous pouvez être sûr que je vous servirai fidèlement.

Mais cela n'empêcha pas qu'en rentrant aux étables il murmurait entre ses dents :

— Épouser la Majotte !... ma foi, je doute que le curé les marie !...  
Angelo DE SORR.

## LA SYMPHONIE DES RUES

Les grands musiciens nous ont laissé des symphonies que la postérité écouterait avec recueillement ; mais il en est une sans cesse nouvelle, sans cesse rajeunie, que j'aime entre toutes. C'est la *symphonie des rues*, improvisée, composée et exécutée par ce grand maestro qu'on appelle Paris.

La symphonie des rues ! Vous la connaissez comme moi, j'en suis sûr, dans ses moindres détails. Comme à moi il vous est arrivé de vous interrompre au milieu du travail commencé, de poser la joue sur la paume de la main, et là rêvant à ceci ou à cela, d'entendre sans écouter les mille et un bruits dont se compose cet ensemble bizarre, vague, familier à l'oreille qui compose la rumeur d'une grande ville.

L'orchestre, ne vous en déplaise, est au complet.

Le pavé ébranlé gémit, avec un grondement sourd, sous la roue de la voiture qui s'éloigne. Ce sont les roulements de timbales de la symphonie.

Le pierrot espiègle pépie dans le lointain... Piou ! Piou !... Piou !... c'est la petite flûte aux notes suraiguës.

L'omnibus sonne le voyageur qui vient de monter... Ding ! c'est le triangle.

Le cornet à pistons manque seul à l'appel, depuis que le marchand de robinets de fontaine s'est vu interdire l'exercice de cette réclame cuivrée. Mais, Dieu merci ! il ne manque pas d'autres exécutants pour combler le vide.

*La botte d'asperges ! la botte d'asperges !...* C'est le marchand des quatre saisons qui passe. Un almanach vivant que ce gaillard-là. L'asperge, c'est le printemps qui sourit. *La tendresse, la verdure, c'est l'été...* *Chasselas de Fontainebleau !* c'est l'automne... L'hiver venu, il faut bien se rejeter sur le *poussier de mo...* *brûlez des mo...* et n'oubliez pas ceux qui ont froid.

*Ohé ! vitrier !...* Celui-là est un philosophe, sans en avoir l'air. Il vient nous rappeler qu'ici-bas tout casse... *Ohé ! vitrier !...* Après le beau temps, la pluie, une bourrasque a fait voler toutes les vitres de cette fenêtre : *Ohé ! vitrier !* Là haut, au troisième... L'an dernier, on fit un mariage d'amour... A présent, madame,

qui a des nerfs, en est arrivé à casser les carreaux dans de charmantes petites scènes intimes... *Ohé ! vitrier !*

Mais voici que le *crescendo* qui suit sa marche ascendante et que les voix se croisent et se mêlent. Dans le lointain, un orgue exécute des variations sur le fameux *Bacciò* qui nous fut si cruel...

*Cartons ronds, cartons carrés, cartons longs, cartons, mesdames...* Une leçon d'ordre pour vous, ma belle demi-mondaine, qui laissez trainer au hasard de la poussière vos moires arrogantes. On voit bien que c'est l'argent d'autrui que vous gaspillez ainsi.

*A trrrrente-neuf les seaux ! à trrrrente-neuf... Chiffons à vendre !...* Les chiffons d'aujourd'hui étaient les opulences d'hier ! *Chiffons à vendre !...* Pensez à demain s'il est possible.

*Achetez des balais !...* Un cours de propreté qui marche. — *A l'eau... eau !...* — *Marchand d' toiles cirées !...* Celui-ci glapit, celui-là nasille ; ce troisième braille. C'est à qui singularisera son gloussement ; c'est à qui couvrira la note du voisin. On se croirait au Théâtre-Lyrique, à voir cette aimable rivalité.

Un gamin de Paris, au soprano vulgaire, s'en va en chantant en haute-contre le refrain de la dernière fantaisie à la mode... un *Fallait pas qu'y aille* quelconque. Un pauvre passe en psalmodiant une complainte. *Habits, galons !* Voilà l'industriel des mauvais jours, la providence des heures d'expédients.

*A treize sous, tout à trrrrrrieze, trrrrrrieze, treize !* C'est le petit bazar ambulante. *Tout à trrrrieze !* Un emblème du luxe contemporain. Beaucoup de clinquant, rien de solide...

*Du beau cresson de fontaine... la santé du corps...* Une déclaration de guerre à la médecine.

Et tous ces bruits se confondent dans une consonnance étrange qui fait partie de la vie des Parisiens. Et tous ces cris sont des amis pour l'oreille accoutumée à leur bonjour. Et le *tutti* éclate !

Les grands musiciens nous ont laissé des symphonies que la postérité écouterait toujours avec recueillement ; mais il en est une sans cesse nouvelle, sans cesse rajeunie que j'aime entre toutes. C'est la *symphonie des rues* !  
Pierre VÉNON.